

**LA SCIENCE ET LA RELIGION EN SCIENCE-FICTION :  
*LA MORT VIVANTE DE STEFAN WUL***

**Escoffier-Ulrich KOUASSI**

**ulrichkouassi@yahoo.fr**

**Université Peleforo GON COULIBALY**

**Résumé**

L'opposition des principes de la science à ceux de la religion est un fait permanent dans l'histoire de l'humanité. La science et la religion représentent deux domaines qui entretiennent tantôt un rapport antagoniste tantôt un rapport de bénéfique collaboration. La question de leur coexistence intéresse divers champs de recherche notamment littéraire, sociologique, historique et philosophique. Dans le cadre de l'interdisciplinarité, la présente étude se déploie à partir d'un regard croisé de la réflexion littéraire et philosophique sur une œuvre de science-fiction.

**Mots-clés : Science, Religion, Science-fiction, Complémentarité, Bioéthique**

**Abstract**

The opposition of the principles of science to those of religion is a permanent fact in the history of humanity. Science and religion represent two domains that sometimes maintain an antagonistic relationship, sometimes a relationship of beneficial collaboration. The question of their coexistence interests various fields of research, notably literary, sociological, historical and philosophical. In the context of interdisciplinarity, this study unfolds from a cross-reference of literary and philosophical reflection on a work of science fiction.

**Keywords: Science, Religion, Science-Fiction, Complementarity, Bioethics**

## Introduction

Au regard de leurs démarches, la science et la religion semblent être, *a priori*, deux champs de connaissance antinomiques. La religion se fonde principalement sur des croyances dogmatiques et la révélation. Elle est une pratique collective structurée par des rites, des cultes, par lesquels une communauté de croyants affirme être liée à un ou plusieurs dieux garants de l'ordre et de la justice. Sur le plan subjectif, chaque membre du groupe est animé par une foi en l'existence d'une puissance suprêmement protectrice qui peut être un dieu ou des divinités. Par contre, la science renvoie à un champs de connaissances rationnelle, méthodique et objective portant sur un domaine donné. Elle vise un savoir universel qui ne varie pas selon les pesanteurs culturelles ou les goûts individuels. La connaissance scientifique privilégie la méthode expérimentale au détriment des spéculations purement subjectives.

Intitulé *La mort vivante*, le roman de science-fiction de Stefan Wul présente un univers futuriste où un jeune scientifique se fait kidnapper par une puissante et mystérieuse femme qui lui ordonne de ressusciter sa fille. Certes, l'évolution des travaux scientifiques permet de le faire, mais l'institution religieuse, plus puissante, s'en insurge. Il s'en suit alors une divergence de point de vue entre les deux clans. D'une part, les religieux, à travers le Consistoire, persécutent les scientifiques en leur opposant une terrible censure ; d'autre part, les savants transgressent les préceptes religieux et menacent la survie de l'humanité.

L'objectif principal de cette étude est de relever, à la fois, les méfaits de la censure religieuse sur l'évolution de la science et les effets déshumanisants de la folie inventive des chercheurs. Outre ce but, l'intérêt de ce travail est de montrer que Stefan Wul, au-delà de l'opposition frontale de ces différentes branches de connaissance, veut mettre en avant leur complémentarité. D'où ce questionnement : en quoi la censure religieuse et la folie scientifique peuvent être préjudiciables au bien-être de l'humanité? La complémentarité de la science et de la religion n'est-elle pas une voie de salut des hommes?

Cet article analyse le conflit entre la religion et la science à l'aune de *La mort vivante*. Pour ce faire, elle se fonde à la fois sur la méthode philosophique et sur la sémiotique narrative qui consacre l'autonomie du texte ; c'est-à-dire, le discours comme une totalité signifiante.

### 1. La censure religieuse contre le progrès scientifique

*La mort vivante* est un texte « étudiant les conséquences de l'évolution scientifique et philosophique et on peut même (lui) appliquer [...] la notion de laboratoire de sens » (Paul Ricœur,

1988 : 57-63). L'incipit met en confrontation Joachin, le scientifique et l'Inspecteur-Prêtre, le religieux. Tandis que le scientifique, enfermé dans son laboratoire, poursuit ses recherches en biologie, le travail de l'envoyé de Sa Haute prudence, l'Inspecteur-Prêtre, consiste principalement à maintenir les travaux de Joachin dans « d'inoffensives limites » (S. Wul, 1996 : 8). Le travail du biologiste vise à faire évoluer la connaissance scientifique, à surmonter les entraves au mieux-être de l'homme. Le travail du Religieux-Inspecteur vise plutôt à borner ces recherches scientifiques en vue de préserver l'humanité de toutes les dérives de la science. Les scientifiques sont assimilés à « des jongleurs dangereux » (S. Wul, 1996 : 8); c'est-à-dire à des praticiens qui manipulent des objets dont l'incertaine maîtrise peut être préjudiciable à l'avenir de l'humanité. Pour les religions judéo-chrétiennes, l'existence de l'homme est uniquement déterminée par la maestria infinie et insondable de Dieu.

Présidé par Sa haute Prudence, le Consistoire a pour mission principale d'interdire tout ou partie des travaux des scientifiques pour diverses raisons. L'une de ces raisons est relative au péché que commettraient les scientifiques en voulant manipuler le patrimoine génétique de l'homme. Les éminents défenseurs des commandements religieux veulent maintenir les scientifiques dans d'inoffensives limites, en n'autorisant que des travaux sur les grenouilles. Joachin, le scientifique est bel et bien conscient de cette exigence du Consistoire c'est pourquoi il reconnaît que : « toucher à l'embryologie de l'homme est un sacrilège, je le sais » (S. Wul, 1996 : 11). Dans cet extrait, le mot « sacrilège » désigne une action qui manque de respect ou injurie ce que d'autres tiennent pour sacré : le corps humain est tenu pour sacré et ne saurait être objet d'expérience selon les religieux. D'une part, l'épée de Damoclès du Consistoire oblige le scientifique à n'utiliser que les grenouilles comme sujets d'expérience dans les laboratoires. Par ailleurs, la curiosité scientifique en vue de l'évolution de la connaissance incite l'homme de science à faire des « expériences plus hardies » (S. Wul, 1996 : 11) sur des vertébrés supérieurs, sur l'homme. Pour dénoncer ces obstacles épistémologiques du Consistoire, Joachin affirme ceci : « nous brodons depuis deux ans sur le même thème » (S. Wul, 1996 : 10). Inspectées par les envoyés de Sa Haute Prudence, les investigations scientifiques stagnent ; l'esprit du savant est miné par une sorte de monotonie heuristique. Les religieux redoutent également ces expérimentations scientifiques visant à reproduire des êtres humains ou des individus (végétal ou animal) à partir d'une de ses cellules. Ce projet de clonage est mal perçu des religieux qui y voient un sacrilège, une profanation du principe naturel de reproduction des êtres vivants.

Le désir de clonage des êtres vivants a un fondement idéologique atomiste. En effet, les êtres reproduits ne sont plus des créatures d'un dieu omnipotent, mais ceux d'un assemblage

d'atomes. Des philosophes, à l'instar de Démocrite, Épicure et Lucrèce, récusent le créationisme et défendent l'idée selon laquelle les composantes de l'univers sont formées d'atomes associés en combinaisons fortuites. Dans ce sens, la science biologique vise la maîtrise de la loi de composition et de décomposition du code génétique des êtres vivants pour favoriser leur reproduction sans se référer à une quelconque prédétermination divine.

Dans la première partie de *La mort vivante* de Wul, Martha qui a perdu sa fille unique Lise sollicite les compétences scientifiques de Joachim pour ressusciter sa fille en utilisant la technique du clonage. Le désir de Martha de redonner vie à sa fille par ce procédé est perçu par les religions judéo-chrétiennes comme étant une expérience satanique. Contre le mode de reproduction qui nécessite l'union de l'homme et de la femme, contre la vertu de l'espérance qui impose l'attente de l'avènement du Jugement dernier pour retrouver les chers disparus, Martha compte plutôt sur les prouesses scientifiques de Joachim pour revoir sa fille. Les défenseurs de la religion rejettent le clonage qui relève de « la dangereuse cuisine biologique des anciens âges » (S. Wul, 1996 : 53). Stefan Wul extrapole l'inhabitabilité de la terre par l'homme qui serait due aux dérives de la science. En effet, en s'adonnant à des expériences hautement risquées sur la cellule et l'atome, en remplaçant le processus de reproduction humaine par des « boutures humaines » (S. Wul 1996 : 49), les scientifiques ont hâté l'apocalypse sur terre et ont contraint les hommes à émigrer sur la planète Vénus. L'emploi de cette dernière métaphore végétale permet à Stefan Wul d'anticiper des préoccupations bioéthiques suscitant des débats intenses en ces débuts du XXI<sup>e</sup> siècle :

« de vieilles filles qui désiraient un enfant sans père, des femmes du monde qui voulaient confier à un bocal les charges de la maternité, des fous briguant un changement de sexe, des désaxés qui lui demandait de pratiquer sur eux des opérations monstrueuses. » (S. Wul, 1996 : 30).

Les gardiens des principes religieux se méfient terriblement de l'évolution d'une science qui ne s'impose aucune borne éthique. À leurs yeux, la règle principale des expérimentations scientifiques doit être de ne pas violer les normes divines. Selon ce qu'ils présentent comme folie scientifique, un enfant peut avoir une cellule pour géniteur. Une banque de sperme et un utérus artificiel pourraient techniquement remplacer l'union naturelle de l'homme et de la femme. Quel que soit l'âge des requérants, la technique se doit de répondre favorablement à leurs désirs les plus fantasques. Pour s'épargner toute souffrance due à la durée de la grossesse et à l'accouchement, la maternité sera supportée par une machine et non par une mère. Dans cette logique, des « tablettes maternelles » pourraient techniquement assurer l'éducation de base de l'enfant. Grâce aux prouesses de la science, le changement de sexe par un individu

donné pourrait s'effectuer parallèlement au changement de mode vestimentaire. Dans une visée post-humaniste, la convergence des nouvelles technologies (Nanotechnologies, Biotechnologies, Informatique et Sciences Cognitives) pourrait permettre à l'homme d'augmenter considérablement ses capacités physiques et intellectuelles pour devenir une sorte de Cyborg; c'est-à-dire, d'homme ayant reçu des greffes de parties mécaniques ou électroniques. À partir du personnage atypique d'Ugo, Stefan Wul annonce le post-humain : « Malgré sa tête de cauchemar, Ugo était un homme » (S. Wul, 1996 : 56). Victime d'un grave accident, Ugo, le muet, survécut, sans doute en profitant des exploits de la médecine, mais il avait désormais une apparence, repoussante, monstrueuse. Pour les religieux, est véritablement homme, tout être ayant une apparence d'homme ; une créature faite à l'image de Dieu. Un être mi-homme, mi-machine, avec des aptitudes intellectuelles et physiques hors normes, est réductible à un simple robot et n'est que le prototype d'un être humain dégradé. Pour les bio-conservateurs (religieux ou moralistes), le post-humanisme est essentiellement déshumanisant.

Afin d'éviter la destruction de la planète Vénus par la Science, après celle de la Terre, les religieux ont imposé une terrible censure aux travaux des scientifiques. La conséquence implacable de cette mesure est vider la science de son essence ainsi que l'énonce le narrateur : « la terreur étouffait en lui toute curiosité scientifique » (S. Wul, 1996 : 141). La menace du glaive de la religion fait que le scientifique n'existe que de nom et son laboratoire cesse d'être le lieu privilégié de l'innovation pour n'être qu'un atelier de promotion des dogmes religieux. Aux dires du narrateur le dépérissement de la science était devenu une réalité puisque : « les trois quarts de la Science avaient été perdus » (S. Wul, 1996 : 7). La censure religieuse avait raréfié toute sorte d'ouvrages profanes ; la seule nourriture intellectuelle ou spirituelle admise étant la lecture des livres saints. L'homme devrait se démarquer de l'animal en n'étant qu'un animal croyant et non pas un animal pensant, capable d'innovation. Toute tentative humaine en vue de sortir de la caverne de l'ignorance était perçue par les religieux comme le signe de l'orgueil de l'homme lié à sa nature pécheresse. D'ailleurs, dénonçant la « curiosité excessive » de Joachin l'Inspecteur-Prêtre, le met en garde : « Ne péchez plus, Maître-bio » (S. Wul, 1996 : 16). Toute investigation scientifique outrepassant les limites fixées par les dépositaires de la foi est considérée comme étant un péché. Le savant, pour ne pas s'exposer au courroux des religieux, commettait néanmoins un péché contre sa propre conscience de scientifique.

L'atmosphère d'inquisition à l'égard de la science est assez préjudiciable à l'évolution de la connaissance. Elle se lit au travers des commentaires métanarratifs, dès l'incipit:

« Seule, Venus hébergeait une société organisée, relief de l'ancien Empire. Mais les trois quarts de la Science avaient été perdus. Et la grande défiance officielle contre les savants accélérât encore cette déchéance. On se contentait d'utiliser de vieilles recettes héritées du passé, mais reconnues sans danger par une théocratie timorée. » (S. Wul, 1996 : 7).

Le musellement de la pensée scientifique oblige les scientifiques à abjurer leurs recherches ; car, tout savant audacieux subirait le même sort que Giordano Bruno<sup>1</sup>. Ne voulant plus Vénus connaisse le même sort que la Terre, planète devenue inhabitable, les religieux mènent une guerre sans merci contre les œuvres scientifiques. Ils traquent tout individu qui lit des œuvres profanes. Paradoxalement, les bibliothèques du consistoire regorgent d'ouvrages scientifiques que le contrebandier vend clandestinement à Joachin : « Cher Maître-bio (...) vous êtes bien naïf. Les bibliothèques du Consistoire renferment plus d'ouvrages terriens que vous n'en lirez jamais » (S. Wul, 1996 : 25). Dans la logique du Consistoire, les fruits défendus de la science ne doivent point être accessibles au public, aux savants et à la masse des croyants. Mais secrètement, les religieux se gavent de ces fruits maudits dans leurs saintes bibliothèques ; ce qui amène à déduire que la prétendue lutte pour la préservation de l'humanité contre les dérives des scientifiques n'est autre chose qu'un prétexte pour dissimuler les desseins véritables des religieux : être les seules dépositaires du savoir pour dominer et exploiter la multitude, les pauvres brebis égarées. En effet, la connaissance scientifique est un pouvoir que les religieux ne veulent point laisser aux mains des scientifiques. C'est pourquoi l'Inspecteur-Prêtre a fermé le laboratoire du Maître-bio, l'accusant de faire des recherches sataniques. Expulsé de son laboratoire de recherche, Joachin est dans le désarroi. Sous le diktat de la religion, la science est, d'une certaine façon, morte-vivante : elle est bien présente, vivante, mais morte parce que vidée de sa sève inventrice. Cette léthargie de la science suscite chez Joachin le désir d'un monde de liberté scientifique. Ce désir refoulé de Joachin en liaison indirecte avec le désir manifeste de Martha de ressusciter sa fille occasionnera son transfèrement de la planète Venus à la planète Terre. Le scientifique, ostracisé, avait auparavant épousé ce slogan : « Vive la Terre ! Vive la Science ! » (S. Wul, 1996 : 17). Vénus symbolise la planète favorisant la mort de la science en vue de préserver l'humanité de l'hécatombe due à la prétendue folie inventive des scientifiques.

## **2- La folie inventive de la science**

---

<sup>1</sup> Le 17 février 1600, Giordano Bruno a été brûlé vif par l'Église catholique pour ses idées sur le système solaire - Cf. *Per una bibliografia di Giordano Bruno, 1800-1999*, par Maria Cristina Figorilli ).

Le désir de l'homme d'accroître démesurément sa puissance par le biais de la science est le sujet principal de *La mort vivante*. L'omnipotence de la science permet à l'homme de réaliser ses vœux, et même de vaincre la mort. Le retour involontaire du Maître-bio sur la Terre est organisé par Martha dans un but unique : ressusciter sa fille Lise. L'auteur se fait l'écho d'un mouvement<sup>2</sup> qui émerge dès le XXe siècle. Si les transhumanistes visent la mort de la mort, Martha, quant à elle, a convaincu le savant Joachim de ramener sa fille à la vie en usant du clonage.

Vénus est la planète où la science hiberne et meurt. La Terre est plutôt celle de la mort vivante de la religion. Le « science-fictionnaire » (Kouassi, 2021: p.417) rend compte de la guerre menée contre la religion sur la Terre : « cette estrade était un ancien autel, et le laboratoire une chapelle de la vieille religion » (S. Wul, 1996 : 55). Émerveillés par les exploits de la science, les terriens décrètent la caducité de la religion. À l'instar d'Auguste Comte, les préoccupations théologiques sont perçues comme le stade de l'enfance de la connaissance humaine. À l'ère de la prédominance positiviste, les infrastructures religieuses sont systématiquement remplacées par des installations au service de l'hégémonie de la science. La vieille religion est conduite au tombeau et le dieu de la science veille au salut de l'humanité.

Une sorte de folie inventive, suscitée par le désir de Martha de ressusciter sa fille, conduit Joachim à pratiquer la technique du clonage au-delà des normes. Cette pratique permet à Martha d'avoir sept filles à la fois en lieu et place d'une seule. Elle produit des phénomènes biologiques anormaux : « les jumelles ressentaient toutes ensemble douleur, amusement, plaisir ou frayeur, au hasard de leurs rêves » (S. Wul, 1996 : 82). Aussi, avaient-elles la même apparence physique et une réaction émotionnelle en simultané. L'enfantement automatisé affranchit Martha de la contingence de l'enfantement naturel, laisse place à la standardisation comportementale de ses sept filles qui connaissent une croissance précoce et préoccupante :

Les petites continuaient de grandir à une allure inquiétante. Elles mangeaient énormément. Leur esprit croissait lui aussi en intelligence. En bref, on pouvait dire qu'à six mois, elles paraissaient avoir deux ans, avec le langage et l'intelligence d'enfants de sept ans. (S. Wul, 1996 : 83).

Telles des pompées gonflables, la physionomie et le coefficient intellectuel de ces fillettes évoluent à un rythme exponentiel. L'évolution de ces fillettes est assez curieuse étant donné

---

<sup>2</sup> Le transhumanisme est un mouvement culturel et intellectuel international prônant l'usage des sciences et des techniques afin d'améliorer la condition humaine notamment par l'augmentation des capacités physiques et mentales des êtres humains.

qu'elles déploient intensément leurs aptitudes physiques et intellectuelles de façon nocive. Terriblement jalouses, les six filles clonées usaient de leurs diaboliques pouvoirs pour tenter d'éliminer la septième fille, la préférée de Martha. Stefan Wul décrit leur degré de nuisance:

Les jumelles avaient voué une haine mortelle à celle dont on les avait séparées. Douées de pouvoirs supra-normaux, elles la tuaient à distance, lentement et sûrement. La scène était d'autant plus hallucinante que les fillettes avaient encore grandi. Elles paraissaient à peu près deux ans plus vieilles que celle qu'elles appelaient étrangère. (S. Wul, 1996 : 98).

Le pouvoir télépathique, action d'une personne sur une autre par l'intermédiaire de son esprit sans passer par les sens ordinaires, aide ces fillettes en leur épargnant d'user d'instruments bruts de nuisance tels que l'épée, le revolver ou la dynamite. La pensée comme arme annule toute distance ; avec finesse et précision hautement efficaces, elle réalise la désintégration substantielle de tout adversaire. Si « Vitesse de pensée dépasse la lumière » (S. Wul, 1996 : 106), l'arme télépathique révolutionnerait l'art de la guerre : la théorie de la guerre totale de Carl Clausewitz ne sera plus de l'ordre de la fiction. La science-fiction wulienne s'invite au cœur des débats sur le post-humanisme. Visionnaire, l'auteur de *La mort vivante* interroge le désir des humains de vouloir passer au stade de la « Surhumanité » (S. Wul, 1996 : 192). Pour ce faire, en partant de la théorie de l'évolution de Charles Darwin, il relate les différentes mutations par lesquelles le simple ver est devenu singe et le singe, homme. Martha prétend que cette évolution du vivant tend vers un perfectionnement continu : « Depuis des siècles et des siècles, le protoplasme humain attendait une conjonction de hasards propre à lui faire monter un échelon vers la perfection » (S. Wul, 1996 : 192). L'humanité n'est point appréhendée comme un stade final ; l'homme doit « mourir » c'est-à-dire être dépassé par le surhomme. Ce dépassement de l'homme par le surhomme va encore plus loin que le concept nietzschéen de surhomme reposant essentiellement sur la volonté de puissance de l'homme. Fustigeant la plate égalité des hommes défendue par la religion, le philosophe prône l'avènement du surhomme, de l'homme qui a « tué Dieu », qui a transcendé la transcendance, qui a transcendé ses propres limites et est maître de ses propres valeurs. Ce signal nietzschéen est lancé depuis son essai intitulé *Ainsi parlait Zarathoustra* où il affirme : « Tous les dieux sont morts: nous voulons, maintenant, que le surhumain vive! » (Nietzsche cité par Henri Albert : 1903, 110). Le surhomme tel que pensé par Nietzsche n'implique point la mort physique de l'homme, mais plutôt la mort de l'esprit de chameau, la résignation. L'homme reste homme tout en se libérant de toute tutelle mystifiante. Il déploie la puissance autonome du lion et, pareil à l'enfant, crée ses valeurs nouvelles.



La mutation dont il est question relève du posthumanisme qu'on peut distinguer du transhumanisme. Alors que le transhumanisme vise l'amélioration volontaire des capacités physiques et psychiques de l'homme par l'usage de moyens biotechnologiques, le posthumanisme lui, milite pour l'avènement d'une nouvelle humanité en rompant avec l'espèce humaine qui sera substituée par de nouvelles formes de vie intelligentes. Stephan Wul évoque l'idéologie du posthumanisme qui vise à « bouleverser, puis anéantir l'Humanité pour la faire renaître sous une forme épouvantable » (S. Wul, 1996 : 62). Les partisans du posthumanisme critiquent l'extrême lenteur de l'évolution darwinienne puis estiment que les conditions biologiques de l'homme qu'elle a mises en place sont très insatisfaisantes. Ainsi, le passage au posthumanisme passe par l'élargissement de la définition de l'humain par l'intégration d'éléments non-humains. Est post humain, le cyborg, c'est-à-dire, tout être humain qui coexiste avec son clone intègre des objets intelligents à son être.

La transformation radicale de la nature humaine ne doit pas être le seul fait de la science, mais peut résulter également de la suppression de toute distance ontologique, d'une part, entre l'homme et l'animal et, d'autre part, entre l'homme et le végétal. Stephan Wul relève cette vision holistique du vivant que prône le posthumanisme. « Le protoplasme humain absorbera tous les autres. La vie ne fera qu'un. Nous absorberons les arbres et les bêtes » (S. Wul, 1996 : 193). L'homme n'est plus une créature spéciale qui supprime les autres êtres vivants ; il y a un continuum vital qui le relie aux autres êtres vivants. Le dépassement du statut singulier de l'homme induira un stade de compénétration des différents règnes du vivant. À juste titre, le narrateur emploie une métaphore qui autorise une fusion de l'homme et de l'animal : « Dans la salle des gardes rampait un serpent à peau humaine » (S. Wul, 1996 : 145). La « folie » inventive de la science permet d'étendre l'expérimentation de la technique du greffage des plantes aux autres espèces vivantes. Aussi, les transplantations génétiques entre l'homme et l'animal, l'animal et le végétal... sont-elles envisageables. D'où pourrait bien apparaître un être hybride, mi-homme, mi-plante, mi-végétal.

La mutation de la nature humaine n'épargne point sa dimension morale et affective. Libéré de toute éthique à cause la mort de la religion, le terrien se permet tout. Son pouvoir est sans limite. Il est libre de disposer de son corps et de son esprit comme de simples choses ; il peut songer à la marchandisation de son être. En l'absence de La Haute Prudence, il est uniquement guidé par son appétit et ne vise que la satisfaction de ses désirs égoïstes. Martha annonce ce bouleversement éthique de la manière suivante : « Bientôt, morale et sexualité ne signifieront plus rien » (S. Wul, 1996 : 196). Joachin et Martha, tout au long de la diégèse vivent une espèce

d'amour platonique. Au terme de leur idylle, au lieu de passer d'une relation amoureuse purement idéelle à un amour physique, les « deux amoureux » expérimentèrent un nouveau type de sexualité sans rapport sexuel. Il s'agit d'une sorte de sexualité de l'ère de la surhumanité libérée de tout jeu de gymnastique corporelle de l'acte sexuel. L'union génésique propre à l'espèce animale est remplacée par une sexualité par absorption vitale que Martha explicite en ces termes : « Il faut que je vous absorbe et vous sauve du même coup » (S. Wul, 1996 : 194). L'acte sexuel par absorption ne vise plus la jouissance physique ou la reproduction de l'espèce, il offre plutôt la mort vivante qui consiste à « mourir pour renaître aussitôt » (S. Wul, 1996 : 195). Par cette sexualité, deux corps ne font plus un, symboliquement ; mais disparaissent plutôt pour donner vie à une entité spirituelle unique. Le concept de « mort vivante » permet de penser la mort de la mort physique et prédit une vie plus extatique libérée de toute pesanteur corporelle.

Au regard de ces effets néfastes sur l'homme et sur l'environnement, la science apparaît comme un instrument redoutable de destruction. Joachim, le scientifique, dépassé par ses propres travaux, souligne ce fait en s'adressant à Martha : « Vous vous êtes alliée à cette force terrible et maléfique qu'on appelle la Science pour mettre au monde un serpent, pour donner jour à ces jumelles inhumaines et monstrueuses » (S. Wul, 1996 : 135). Sans la censure religieuse la science va dans le sens de la déshumanisation de l'homme. Joachim, le Maître-bio, reconnaît lui-même la folie de l'expérimentation scientifique suscitée par Martha :

« Nous n'avons pas eu le temps d'étudier à fond les incidences de notre expérience de résurrection ; il y faudrait plusieurs vies d'hommes. [...] Et maintenant, écoutez-moi, Martha, nous nous sommes lancés, dès le début, dans une chose folle. Nous étions déséquilibrés tous les deux : vous par le chagrin, moi par un changement de vie extraordinaire. » (S. Wul, 1996 : 89).

Le scientifique évolue en plein inconnu ; car, il ne maîtrise plus la finalité de ces inventions. La lumière de la Raison émanant de la Morale religieuse s'est éteinte ; l'inventivité scientifique absorbe le savant qui sans boussole, dans l'obscurité, navigue vers une destination inconnue. Stefan Wul présente un tableau très sombre de l'humanité. Sur terre comme sur Venus, la prédominance du dogme religieux sur la recherche scientifique a engendré un monde réglé d'où est exclue toute liberté de penser et d'innover. Lieu de déification de la science et d'annihilation de la religion, la planète terre s'érige en un monde fortement marqué par des dangers potentiels comme la radioactivité. Wul adopte une position ambivalente : il est tantôt favorable à l'extermination de la science ; tantôt contre la religion. En dernière analyse, sa visée implicite ne

serait-elle pas de décrier les dérives de la science et de la religion en vue d'établir une complémentarité, et au-delà, de bannir tout excès.

### **3- De la complémentarité entre la science et la religion**

Une lecture globale de *La mort vivante* oriente les critiques à ranger Stefan Wul au nombre des auteurs qui fustigent la science en faveur de la religion. En effet, même s'il dénonce la censure que l'autorité religieuse impose aux scientifiques dès le début du texte, les autres parties du même récit militent en faveur de la critique de la folie scientiste. Au-delà d'une telle lecture manichéenne présentant la religion comme généralement salvatrice et la science, maléfique, Wul oriente sa vision vers une complémentarité des deux domaines.

Ni fidéiste, ni scientiste, cet auteur français récuse un attachement démesuré à la foi religieuse et une adhésion à l'idée de l'omnipotence de la science. En faisant dire par son personnage Martha : « votre religion exagère en frappant d'interdit toutes les sciences » (S. Wul, 1996 : 53), l'auteur fustige la radicalité de la sanction de la censure imposée par la religion à la science. Pour lui, la religion dégénère en un système de mystification et d'inquisition lorsqu'elle a à embastiller la recherche scientifique. Même si la science n'est pas la sphère d'une oeuvre totalement immaculée, ses théories ou applications ne méritent point d'être aussitôt guillotines. Les religieux, comme tous les autres humains, ont besoin de science. Même les religieux fanatisés ont besoin de la science. De ce fait, la techno-science doit être libérée des carcans des fondamentalismes religieux pour satisfaire aux besoins matériels des humains ainsi que le suggèrent les structures phrastiques suivantes : « cette gigantesque expérience ratée l'avait affranchi de toute religiosité imbécile ; elle l'avait rendu majeur, dégagé des tabous qui l'entravaient depuis l'enfance » (S. Wul, 1996 : 157). La science n'est pas exemptée de critique ; en tant qu'une oeuvre humaine, elle s'élabore en passant par des moments de balbutiements, d'errements. De ce fait, il est tout à fait déraisonnable de miner la recherche scientifique au vu de quelques tentatives expérimentales, fussent-elles ratées. La religiosité imbécile se caractérise d'une part par son incapacité à prendre de la hauteur; elle se complaît dans l'état d'enfance de la connaissance, et, d'autre part, dans la sottise découlant de son dédain pour tout acte de réflexion. Sigmund Freud oppose la religion qu'il qualifie d'infantile et de névrotique à l'idéal qu'il espère pour l'humanité : celui, en l'occurrence, de donner naissance à un être capable, par son progrès, de dépasser l'infantilisme du besoin religieux. Selon lui, « l'homme ne saurait absolument pas se passer de la consolation que lui apporte l'illusion religieuse, que sans elle, il

ne supporterait pas le poids de la vie, la réalité cruelle.» (Freud, 1927). En questionnant le livre de la nature en vue de découvrir les lois qui la régissent, le savant doté d'un esprit libre tire les leçons de ses échecs et pense la finalité de ses inventions. La religiosité imbécile est aussi critiquable que la folie scientiste. Dans ce sens, Wul avance que : « toute science était dangereuse. Et quoiqu'il eût pensé différemment naguère, il fallait avouer qu'il était aussi dangereux de toucher à la cellule qu'à l'atome ». (S. Wul, 1996 : 157-158). Les sciences ne sont pas dangereuses en elles-mêmes, mais toute science dans son application, peut-être désastreuse quand elle échappe à son inventeur. La bombe d'Hiroshima et à Nagasaki, la menace radioactive de Tchernobyl et à Fukushima sont des illustrations alarmantes de ce fait.

Face au désarroi et au fourvoiement, Joachim, le Maître-bio, engagé dans la folie scientiste, s'en remet à la foi religieuse pour sauver l'humanité. Le savant, désorienté par la tournure cataclysmique de ses expérimentations scientifiques, trouve du réconfort dans la lecture de ce vieux psaume : « Le Seigneur est mon flambeau ; c'est lui qui me sauve : qui craindrai-je? » (S. Wul, 1996 :179). Pour les partisans du scientisme, le Maître-bio, en prononçant ces mots, commet un grave « péché » contre la science. Le Maître-bio ruine les acquis des rudes combats des positivistes et des philosophes des Lumières dont la finalité est de libérer la science du joug de la religion. En fait, Wul ne subordonne point la science à la religion ou la religion à la science. Pour lui, le scientifique, peut rechercher du réconfort dans « des formules pures et naïves pour augmenter sa confiance en soi » (S. Wul, 1996 : 179). La science ne peut véritablement combler les désirs spirituels de l'homme. Lorsque le savant est embourbé dans une situation aporétique, il doit s'oxygéner spirituellement en se liant soit à une « Force Souveraine » (S. Wul, 1996 : 180), soit à un « Seigneur » (S. Wul, 1996 : 180) ou bien à un « Grand Être » (S. Wul, 1996 : 180). La religion que Wul récuse est celle qui est « toute de restriction » (S. Wul, 1996 : 179). La religion telle que perçue par Wul ne doit pas maintenir les humains dans une crainte malade, dans une crédulité moutonnaire ; elle doit plutôt participer à la revitalisation « des hommes hardis et entrepreneurs » (S. Wul, 1996 :179).

Opposé au fidéisme, Wul n'est pas pour une vision anthropomorphe de Dieu. Son Seigneur n'est pas un être à la forme humaine, au-dessus du cosmos, qui régule la vie des hommes, les punit ou les récompense. Le Seigneur, selon Wul est « comme une immense réserve d'énergie morale, comme une force quasi-cosmique dont chacun pouvait user en se servant de catalyseurs »(S. Wul, 1996 : 180). Au lieu de s'enfermer dans la coquille fébrile de son ego, de ne percevoir la réalité que sous l'angle limité de sa raison discursive, le savant wulien

doit « être matérialiste et croire à des forces cachées » (S. Wul, 1996 : 180). Ce statut de l'homme de science est en phase avec l'idée d'inter-complémentarité de la science et de la religion. La religion ne doit pas robotiser le savant en l'attachant à des superstitions débilantes, en lui imposant des censures sclérosantes. De même, le savant ne doit pas être dénué de principes moraux ; être une menace pour la survie de l'humanité et des autres êtres vivants.

Il faut se méfier de l'impératif technicien que Gilbert Hottois, dans son oeuvre intitulée *Entre symboles et technosciences*, définit comme étant « la forme contemporaine de la liberté scientifique qui ne reconnaît aucune limitation a priori, ni morale, ni religieux, ni politique » (G. Hottois, 1996 : 99). Accorder un pouvoir absolu à la technoscience en permettant au savant de tout essayer, de tout expérimenter est une dangereuse option qui conduira nécessairement l'humanité à une impasse. Stefan Wul préconise une liberté bornée par une certaine morale au savant. La technoscience, échappant totalement à tout contrôle, est dramatiquement symbolisée à la fin de *La mort vivante* par la Masse, un « monstrueux tas de chair humaine à peu près conique » (S. Wul, 1996 : 182-183) qui dévaste tout. Jacques Ellul dans *Le Système technicien* soutient que « la technique étant le seul médiateur maintenant reconnu échappe en réalité à tout système de valeurs » (J. Ellul, 2004 : 47). L'homme, l'État et le peuple, de plus en plus incorporés au système technicien, parviennent difficilement à tenir la technique à distance en vue de la contrôler. La vision de l'intercomplémentarité de la science et de la religion apparaît clairement dans les propos du narrateur qui s'épanche ainsi vers la fin de l'oeuvre :

« mais il se demanda brusquement pourquoi il cherchait à traduire en langage humain l'immense certitude qui l'envahissait. Il éprouva un soudain mépris pour les discussions oiseuses entre libres penseurs d'une religiosité bornée. Il méprisa l'obscurantisme fumeux de la Haute-Prudence autant que la gloriole imbécile de certains férus d'athéisme » (S. Wul, 1996 : 181).

Pour Wul, en effet, la religion doit se libérer de sa tendance à maintenir les humains dans la caverne ombrageuse, l'ignorance dont parle Platon dans le *Livre VII* de *La République* et les savants doivent vaincre en eux toute vanité scientifique.

## **Conclusion**

Laboratoire social et religieux, la science-fiction renferme une variété de thématiques chères à la théologie. Si de nombreux romans portent des critiques acerbes sur l'exploitation religieuse, quelquefois en faisant l'apologie de la science, *La mort vivante* soulève l'une des questions les plus frappantes et les plus originales de Stefan Wul en préfigurant, en 1958, la

psychose sur le pouvoir de la science, notamment dans le domaine de la médecine et de la biologie.

L'analyse critique de ce récit de science-fiction permet de penser la relation entre la science et la religion. La censure religieuse entrave considérablement l'inventivité scientifique et la folie inventive des scientifiques rend problématique l'avenir de l'humanité et celui des autres êtres vivants. Au-delà du rapport antagoniste entre la science et de la religion, cette étude montre que Stefan Wul opte pour la complémentarité de ces deux domaines de connaissances. La science a besoin de la boussole spirituelle de la religion pour humaniser ses fins et la religion, censée être au service des hommes, doit encourager l'inventivité scientifique.

Par ailleurs, la science-fiction a rejoint complètement le terrain de la théologie (Gérard Klein, 1983): elle s'élabore avec des hypotextes bibliques, multiplie les thématiques scientifiques (clonage, altération du corps, immortalité, intelligence artificielle,...). Aussi, s'intéresse-t-elle désormais à son rôle dans la société, à son rapport aux identités, à la façon dont elle conçoit les liens entre les personnes et les choses.

### **Références bibliographiques**

DARWIN Charles, 1876, *L'Origine des espèces* [édition du Bicentenaire], Genève, Slatkine, 2009, Paris, Champion Classiques.

ELLUL Jacques, 2004, *Le système technicien*, Paris, Cherche midi, coll. « Documents ».

FREUD Sigmund, 1971, *L'Avenir d'une Illusion*, Bibliothèque de Psychanalyse, (Traduit de l'allemand par Marie Bonaparte).

HOTOIS Gilbert, 1996, *Entre symboles et technosciences*, Seyssel, Champ Vallon, Paris, Presses Universitaires de France.

KOUASSI Ahoutou Escoffier-Ulrich, « La science-fiction, un genre postmoderne ? », Wiire, Revue de Langues, Lettres, Arts, Sciences humaines et sociales, numéro 12, Volume, novembre 2021, Presse Universitaire de Koudougou.

NIETZSCHE Friedrich Wilhelm, 1969, *Ainsi parlait Zarathoustra*, (traduction de Geneviève Bianquis), éd. Flammarion, coll. « GF-Flammarion ».

PLATON, *La République*, 2011, (Traduction de Léon Robin 1866-1947), Édition électronique (ePub) v.: 1,0 : Les Échos du Maquis.

RICOEUR Paul, 1988, « L'identité narrative » dans *La narration. Quand le récit devient communication*, Genève/Neuchâtel, Labor et Fides.

WUL Stefan, 1958, *La mort vivante*, Paris, Éditions Denoel, Collection « Présence du futur ».